

JOËL SCHMIDT

*Naissance et mort
des républiques françaises*



des paroles et des hommes

Naissance et mort
des républiques françaises

Joël Schmidt

Naissance et mort
des républiques
françaises

« Des Paroles et des Hommes »

DESCLÉE DE BROUWER

« Des Paroles et des Hommes »
collection dirigée par Christophe Mory

Paul Clavier, *L'énigme du mal ou Le tremblement de Jupiter*, 2011.

Bernard Debré, *De l'éthique ou du choix de l'homme*, 2011.

Michel Maffesoli, *Le temps revient. Formes élémentaires de la postmodernité*, 2010.

Pierre Panel, *La sexualité, les jeunes et leurs parents*, 2011.

Charles Pépin, *Qu'est-ce qu'avoir du pouvoir ?*, 2010.

Nicolas Quillet, *Une Europe de la sécurité ?*, 2011.

De l'utilité de l'histoire romaine et du latin

L'abandon calamiteux des études classiques grecque et latine a coupé la France, en apparence, de ses racines les plus profondes, notamment romaines. De beaux esprits ont pensé sans doute que le latin était une langue ringarde et inutile, et derrière elle l'histoire de l'antiquité romaine : que la formation intellectuelle pouvait très bien se passer de ce qui constituait, jusque dans les années 1950, une des bases de notre enseignement et que jamais nos banlieues n'assimileraient une culture qui ne leur appartenait pas. Nos rares professeurs de latin et de grec disent exactement le contraire : les classes aux différentes ethnies où ils enseignent le latin y prennent un vif intérêt, comme à une sorte de jeu intellectuel divertissant qui leur apprend à penser eux-mêmes, et aussi comme une façon, dans leur famille – souvent dépourvue de cette culture –, d'affirmer une supériorité qui leur est salutaire.

Le latin n'est donc pas en voie d'extinction. Les statistiques démontrent qu'il reprend au contraire du souffle. Et comment pourrait-il en être autrement, étant donné que tout, dans la poésie, la littérature, les arts, nous rappelle l'Antiquité ? Qu'il semble même que nos chromosomes en sont imprégnés, que nos gènes parlent encore latin ? Il ne faudrait plus prononcer ce contresens : « nos ancêtres, les Gaulois », mais plutôt « nos ancêtres, les Romains », eux qui dominèrent le bassin méditerranéen et le monde connu – et par conséquent des peuples qui parlaient latin, dont aujourd'hui nos immigrés descendent dans leur grande majorité, ceux du Maghreb par exemple. Et les Romains voyagèrent plus qu'on ne le pense : on trouve des traces de leur présence en Chine sous l'empereur Trajan au premier siècle de notre ère.

N'oublions pas non plus que nos pères, grands-pères et arrière-grands-pères versifiaient en latin, et que le concours général incluait une épreuve de vers latin, dont Victor Hugo fut lauréat. Sachons aussi que notre culture politique, même celle de ceux qui en auraient oublié les origines, est en grande partie latine, et que notre droit descend du droit latin, à travers par exemple notre Code civil. Que la langue latine fut parlée et écrite

officiellement, jusqu'à l'ordonnance royale de Villers-Cotterêts en 1539, sous François I^{er} – ce qui, dans l'histoire d'une vieille nation comme la France, date tout simplement d'hier.

La République romaine a laissé plus que des traces sur toutes nos républiques qui se sont, pour ainsi dire et comme inconsciemment, formées sur ce modèle et qui, mieux, sont nées et se sont succédé, en disparaissant parfois un certain laps de temps, de la même manière que celle qui fit la gloire d'un Cicéron, le plus républicain des Romains, et d'un Brutus, l'assassin de César. L'histoire romaine a aussi nourri l'inspiration de nos deux grands classiques de la tragédie au XVII^e siècle, Corneille et Racine, tous les deux étant des lecteurs assidus de Tite-Live, de Suétone et de Tacite, et y puisant des personnages ou des situations réelles pour développer des situations cornéliennes ou raciniennes, notamment sur le thème de la trahison ou de la clémence.

Avec ces deux tragiques, sans oublier Voltaire qui fut, en son temps, considéré comme supérieur aux premiers, la France scolaire a vécu au rythme de l'apprentissage de la mémoire des Horace, de Titus et Bérénice, de Cinna, de Britannicus, et cela jusqu'au